

# Nouvelles perspectives

Charles Perraton

Proposition de recherche — 2006-2007

GERSE (Groupe d'études et de recherches en sémiotique des espaces), UQAM

C'est cela avec Nietzsche. Nous lisons un aphorisme, ou un poème de Zarathoustra. Or matériellement et formellement, de pareils textes ne se comprennent ni par l'établissement ou l'application d'une loi, ni par l'offre d'une relation contractuelle, ni par une instauration d'institution. Le seul équivalent convocable, ce serait peut-être « être embarqué avec ». [...] Ramer ensemble, c'est partager, partager quelque chose hors de toute loi, de tout contrat, de toute institution. Une dérive, un mouvement de dérive ou de « déterritorialisation » : je le dis d'une manière très floue, très confuse, puisqu'il s'agit d'une hypothèse ou d'une vague impression sur l'originalité des textes nietzschéens. Un nouveau type de livre. (Gilles Deleuze, « Pensée nomade », in *Nietzsche aujourd'hui. 1. Intensités*, Paris Union générale d'édition, p. 164-165)

Récemment, dans une entrevue sur une chaîne française de radio relayée par Internet, un jeune réalisateur de publicités et de vidéo-clips qui venait de gagner un prix dans un prestigieux festival de pubs [répondait à la question « Vous considérez-vous comme engagé ? »], « oui, je me fais un devoir de participer quand je le peux aux manifs anti-mondialisation, et avec ma copine nous achetons le plus possible d'aliments bios ». (Simon Galiero, « Engagement, culture et morale », *Hors Champ*, janvier 2004)

## Sortir du désœuvrement

À l'ACFAS, au printemps dernier, nous nous sommes laissés sur un certain nombre de questions en suspens. La sévérité de notre diagnostic sur la « Dérive de l'espace public à l'ère du divertissement » ne s'accompagnait pas toujours de propositions encourageantes « pour la suite du monde ».

On se rappellera que lors de notre 4<sup>e</sup> colloque, Gaby Hsab affirmait haut et fort que nous ne pouvions échapper à la totalisation à l'ère du divertissement, Philippe Théophanidis suggérait l'idée que l'inaction était peut-être l'attitude la plus efficace dans les circonstances, et Thierry Bardini considérait le junk comme symptomatique du cas désespérant du « sujet désaffecté » à l'ère du divertissement.

Bien sûr, Christine Bernier nous proposait de considérer l'art public comme un moyen de donner du sens à l'espace public, Éva Kammer attribuait un pouvoir libérateur au travail immatériel, tout en lui reconnaissant des limites, Alexandre Jacques rappelait que le langage s'offrait comme moyen pour changer le monde, et Jérôme Vogel insistait sur la nécessité de se doter de nouvelles catégories pour l'analyse.

Pour ma part, en portant la réflexion sur la forme du vivre-ensemble et sur les conditions d'exercice de la liberté (le nombre, le rythme, et la règle), je cherchais maladroitement un moyen de sortir de cet état de désaffectation généralisé qui nous frappe.

Pour tout dire, nous sommes restés dans le suspens d'une suite à venir.

Je vous propose, cette année, une piste d'autant plus utile et pertinente qu'elle devrait nous permettre, à ce stade de nos réflexions, d'aller *au cœur du sujet éthique* au double sens du terme. C'est du moins ce que je crois. Je vous propose de suivre à la trace l'analyse généalogique de Nietzsche parce qu'elle ouvre sur « une perspective immense et nouvelle » (GM, §6 de la préface, dans la traduction de Kremer-Marietti). Grâce à Nietzsche, nous parviendrons peut-être à nous « acclimater sur terre ».

Comme les grands moralistes français, Nietzsche « est d'une totale lucidité sur la fragilité et les défauts humains, mais sans le désespoir de Pascal et sans le mépris glacial de La Rochefoucauld pour « l'humain, trop humain ». À l'instar de Montaigne, il a voulu devenir un esprit sensé, féroce honnête et joyeux, quelqu'un qui parvienne à « s'acclimater sur terre ». (Pippin, 2006 : 4<sup>e</sup> couverture)

On le verra, *La généalogie de la morale* – c'est le texte principal dont je propose la lecture au Gerse cette année – ébranle les certitudes et met en question l'idéal démocratique et notre conception de l'espace public pour autant qu'ils se soutiennent de valeurs issues...

...de la morale chrétienne sans cependant disposer de la force nécessaire qui rendait tout le « système » crédible, c'est-à-dire un Dieu créateur. A ses yeux, cette morale est essentiellement un humanisme égalitaire en ce qu'il s'oppose à toutes les formes d'égoïsme et d'inégalité, et invite à œuvrer de manière altruiste afin que chacun puisse compter de manière égale, comme seulement « un parmi beaucoup » dans la réflexion sur ce qu'il faut faire. (Pippin, 2006 : 141)

## **De l'interprétation à l'évaluation**

Comme la traduction exacte du titre l'indique – selon Patrick Wotling (2001) –, cette œuvre majeure de Nietzsche est à la fois ouvrage de connaissance et écrit polémique. S'y retrouvent posées deux questions importantes pour nous : *la valeur des valeurs et le sens de l'engagement*.

Il se trouve en effet que nos activités théoriques et pratiques impliquent un engagement. De même que nous agissons au nom d'une valeur, nous exprimons notre engagement pour une valeur. C'est à ces conditions que les choses prennent du sens pour nous et les autres. Or, chez Nietzsche, le sens d'une chose vient de la capacité que nous avons de l'interpréter. Mais là ne s'arrête pas les choses, puisque la tâche du philosophe consiste aussi et surtout à créer de nouvelles valeurs (i.e. déterminer la valeur hiérarchique des sens) et non seulement à critiquer les anciennes (i.e. fixer les sens). Dans son rôle de législateur (interprète et évaluateur), le philosophe rend crédibles, convaincantes et désirables de nouvelles valeurs; il est pour ainsi dire créateur de foi et de croyance.

Les valeurs qui nous occuperont sont évidemment celles que l'on regroupe habituellement sous le vocable de « morale », ce qui inclut en partie les questions actuelles sur l'« éthique ».

Confronté au problème d'attitude soulevé par notre objet d'étude l'an dernier, je vous propose cette année – pour reprendre une idée de Philippe Théophanidis – de *faire de l'attitude notre objet d'étude*. Je vous propose de porter l'attention sur la question des valeurs et de l'engagement chez un individu. Pour cela, nous commencerons par mettre en question les catégories générales de « sujet » et d'« individu ». Qu'est-ce en effet que l'individu?, pourrait-on se demander à la suite de

Giorgio Colli dans *Après Nietzsche*.

Un arbre, un animal, un homme? Certainement rien d'absolu, rien d'autonome, d'élémentaire; tout au plus répercute-t-il quelque chose qui, traduit en une catégorie de l'abstraction, peut se nommer une multiplicité. L'individu est un groupe de représentations reliées dans l'espace et dans le temps, qui paraissent unifiées par un principe interne. Mais aucune représentation n'a de principe interne, et donc un groupe de représentations ne saurait en avoir. Une représentation est en fait conditionnée soit par une autre représentation, soit métaphysiquement (par un principe externe). (Colli : 1987)

Pour Nietzsche, croit-il,

...non seulement la morale n'est pas conditionnée par l'individuation, mais que c'est elle qui la conditionne. Le jugement de valeur, donc une simple représentation, un fait de connaissance, est la racine de la morale, et de plus, il est l'élément moléculaire à partir duquel se constitue l'individuation. (Colli, 1987)

On le verra plus bas, les références à Foucault nous seront de nouveau utiles pour traiter de ces questions, puisque le sujet se situe et s'élabore chez lui quelque part entre l'*assujettissement* et la *résistance*. On aura compris que tout cela est d'actualité dans la mesure où les luttes d'aujourd'hui ne sont pas seulement des luttes contre les dominations ou les exploitations, mais aussi et surtout des luttes contre les différentes formes d'assujettissements identitaires (voir aussi les notions de *singularité quelconque* chez Agamben et de *complot* chez Klossowski). Mais revenons à Nietzsche.

## I – Individualité et engagement chez Nietzsche

Les commentaires de Robert Pippin dans *Nietzsche moraliste français* (2006) aident à comprendre la portée critique de l'œuvre de Nietzsche sur les questions de l'individualité, de la subjectivité et de l'engagement. Selon Pippin, Nietzsche veut d'abord nous libérer de...

...l'image puissante d'un sujet séparable de ses actes, d'une force causale distincte responsable des actions qui se produisent et des engagements qui sont pris. » (Pippin, 2006 : 106)

Sur le plan de l'engagement, Pippin juge bon distinguer entre *engagement de surface* et *engagement de profondeur*.

Le premier peut être nommé engagement élémentaire ou de surface ; il est à l'œuvre lorsque quelqu'un accepte de jouer à un jeu ou de participer à une pratique sociale comme le vote, et cet engagement élémentaire consiste en fait à assumer les obligations du point de vue de n'importe quel joueur ou participant. (Pippin, 2006 : 69)

Mais il y a une autre caractéristique de votre engagement qui est plutôt un engagement en « profondeur », et, dans cette analogie, on peut dire qu'il concerne votre engagement pour le jeu lui-même, pour sa signification. (Pippin, 2006 : 69)

Ce qui compte de nos engagements en profondeur, c'est qu'ils s'imposent « d'une certaine manière prévolitive et préreflexive », relevant pour ainsi dire d'un « Éros inspirateur ». Dit autrement :

[...] selon Nietzsche, l'autorité normative de tout but, ou objet, ou pratique, résulte d'une

certaine « projection » de valeur ou d'une autorité que l'on s'impose à soi-même. (Pippin, 2006 : 73)

On comprend que Nietzsche formule la question des engagements en termes de psychologie historique et qu'à cet égard, la mort de Dieu est pour lui la marque de l'échec du désir.

### Quatre images en forme de programme

Robert Pippin résume l'œuvre de Nietzsche à « quatre déclarations figuratives ou images » (Pippin, 2006 : 44) :

- « la vérité pourrait être une femme »
- « un savoir pourrait être gai »
- « Dieu pourrait mourir »
- « La foudre n'est pas séparée de l'éclair »

– *Première déclaration* : « *La vérité pourrait être une femme* » ou *l'art de poursuivre la vérité avec des moyens maladroits*.

N'ayant rien d'un positiviste, Nietzsche croit au contraire que « la vérité n'est pas quelque chose qui serait à trouver et à découvrir - mais quelque chose qui serait à créer » :

La généalogie peut être au moins libératrice si elle nous montre que les pratiques et les normes auraient pu être tout à fait autrement, qu'une présupposition ou une norme s'imposant à nous comme évidente, inévitable et incontournable a en fait une origine contingente, tout à fait contournable, et une origine considérablement plus compliquée que les notions d'« engagement rationnel », d'« adhésion réflexive » ou de « croyance dans la révélation » ou d'autres du même genre. (Pippin, 2006 103)

La science qu'il inaugure n'est pas positive, mais active, et se présente sous trois formes :

Une *symptomatologie*, puisqu'elle interprète les phénomènes, les traitant comme des symptômes, dont il faut chercher le sens dans des forces qui les produisent. Une *typologie*, puisqu'elle interprète les forces elles-mêmes du point de vue de leur qualité, actif ou réactif. Une *généalogie*, puisqu'elle évalue l'origine des forces du point de vue de leur noblesse ou de leur bassesse, puisqu'elle trouve leur ascendance dans la volonté de puissance et dans la qualité de cette volonté. Les différentes sciences, même les sciences de la nature, ont leur unité dans une telle conception. (Deleuze, 1973 : 85)

– *Deuxième déclaration* : « *Un savoir pourrait être gai* », ou *comment Nietzsche décrit la vie philosophique en termes érotiques*.

La tâche de la pensée devient celle d'inventer de nouvelles possibilités de vie.

Les modes de vie inspirent des façons de penser, les modes pensée créent des façons de vivre. La vie *active* la pensée, et la pensée à son tour *affirme* la vie. (Gilles Deleuze, *Nietzsche*, Paris, PUF, collection « SUP », 1965, p. 18)

L'objet naturel d'Éros est, disons, le beau ; et, par conséquent, la question de savoir qui considère ou non une vie philosophique comme belle, comme plus belle que n'importe quelle autre, ne peut pas être le résultat d'une démonstration. On ne peut persuader quelqu'un de désirer cette sorte de beauté, ni le dissuader d'apprécier ce qu'il peut trouver

plus beau, par exemple, une vie pieuse une vie socialement utile, etc. (Pippin, 2006 : 47)

– *Troisième déclaration* : « Dieu pourrait mourir », c'est-à-dire « que la croyance dans le Dieu chrétien est tombée en discrédit » (Pippin, p. 109)

Voulant nous libérer de « l'image puissante d'un sujet séparable de ses actes, d'une force causale distincte responsable des actions qui se produisent et des engagements qui sont pris... » (Pippin, 2006 : 106), Nietzsche ne cherche pas pour autant à introduire l'idée que nous serions en proie à des « forces anonymes privées de sujet » (Pippin, 2006 : 106). Sa préoccupation est plutôt celle d'« incorporer cette vérité » (Pippin, 2006 : 111).

Par conséquent, si la mort de Dieu signale une fin générale de la possibilité de la transcendance, de la religion, de la portée morale de la vérité, etc., il nous faut comprendre pourquoi la culture qui lui succédera *ne devrait pas* simplement être une culture de pâles athées (plaisantant, ironisant), de gens pour qui rien n'est important sinon leur bonheur immédiat et l'assurance d'atteindre leur bonheur futur. Si Nietzsche veut suggérer que l'insensé se trompe pathologiquement en traitant l'absence de Dieu comme une perte, et en portant le fardeau d'une culpabilité lancinante, il semble aussi insatisfait de ces « athées de village », qui se satisfont si facilement d'un matérialisme profane et d'une incroyance facile, et qui par conséquent ne comprennent pas les aspirations érotiques et les idéaux que Nietzsche considère ailleurs comme « une condition de vie ». (Pippin, 2006 : 112-113)

Selon Nietzsche, nous nous trouvons maintenant dans une situation d'effondrement total, de flux et d'incertitude à cause de l'échec du désir qu'il appelle nihilisme, et selon lui, il doit y avoir un moyen – même s'il est très indirect, inhabituel – d'aborder cet échec. [...] Dans ce contexte, la question concerne la possibilité « psychologique » de quelque chose comme la position réflexive à l'égard de soi-même [...] et une sorte de réaction qui pourrait justifier une nouvelle manière de mobiliser et de diriger l'énergie psychique et l'engagement. (Pippin, 2006 : 126)

Nous verrons que la 3<sup>e</sup> dissertation de la *Généalogie* sur l'ascétisme permet de mettre en perspective les travaux de Barthes sur l'*acédie* et rejoignent nos préoccupations sur le désœuvrement et la désaffection :

L'enjeu de l'*acédie*, ce n'est pas la croyance, l'idée, l'option de foi (l'*acédie* n'est pas un « doute »), mais le désinvestissement d'une manière de vivre. *Acédie* : moment répété, étalé, insistant, où nous en avons assez de notre manière de vivre, de notre rapport au monde (au « mondain »). (Barthes, 2002 : 55)

La relation à soi en question est partout évaluative, elle implique une insatisfaction de soi, et non l'attraction d'une autre inclination, si bien que la question soulevée par Nietzsche concerne la possibilité du mépris de soi, la signification et la raison d'aborder cette possibilité. (Pippin, 2006 : 127)

– *Quatrième déclaration* : pas plus que la foudre n'est séparée de l'éclair, il n'y a d'« être derrière l'agir »

De même, en effet, que le peuple sépare la foudre de sa lueur et considère cette dernière comme agir, comme effet exercé par un sujet qui s'appelle foudre, de même la morale du peuple sépare également la vigueur des extériorisations de cette vigueur comme s'il y avait derrière le vigoureux un substrat indifférent auquel il appartiendrait en toute liberté d'extérioriser ou non sa vigueur. Mais un tel substrat n'existe pas ; il n'y a pas d'« être »

derrière l'agir, la production d'effets, le devenir ; « l'agent » est purement et simplement ajouté de manière imaginative à l'agir – l'agir est tout. (GM, I.13 ; voir aussi PBM, 17.)

Si pour Nietzsche il y a un sujet de l'agir, il ne saurait être distinct de l'activité elle-même : le sujet est « dans » l'agir.

Prendre position c'est donc agir, non pas comme être isolé ou substance autonome, mais comme être-en-relation-avec d'autres êtres situés dans l'espace des relations. C'est donc intervenir dans la relation. [...] Ce qui est très important ici, c'est que la prise de position ne se donne pas comme une action en général, mais comme une opération qui nécessite une perspective sur ce qui est pris ainsi qu'un engagement effectif. [...] C'est pourquoi, pas seulement du point de vue métaphysique, mais aussi du point de vue politique, prendre position est une intervention topologique qui invite à une ontologie des relations. Il est donc très intéressant de s'appliquer à penser cet engagement topologique, parce qu'il modifie considérablement les paramètres traditionnels du champ politique, fondés sur une ontologie substantialiste qui est celle de la catégorie de sujet – et c'est d'ailleurs le déni de ce support et de cette ontologie classique qui fait que, ni chez Nietzsche, ni chez Foucault il n'y a de politique : il n'y a que des relations topologiques par lesquelles passe le pouvoir. (extrait de *Petites leçons de philosophie en « open access philosophie »*)

## II – L'éthos philosophique selon Foucault

Selon Foucault, nous vivons aujourd'hui « une profonde crise de la société au cours de laquelle on remet en question le sujet, la personne individuelle dans leur sens traditionnel » (DE I, p. 1245). Ainsi remet-il en question, lui aussi, le primat du sujet, sa souveraineté (le sujet comme conscience, au sens où l'entendent Descartes et Kant). Refusant d'associer le « je pensant » à un « sujet transcendantal », Foucault croit plutôt que le sujet se constitue à partir des pratiques d'assujettissement ou de libération.

Il faut distinguer. En premier lieu, je pense effectivement qu'il n'y a pas un sujet souverain, fondateur, une forme universelle de sujet qu'on pourrait retrouver partout. Je suis très sceptique et très hostile envers cette conception du sujet. Je pense au contraire que le sujet se constitue à travers les pratiques d'assujettissement, ou, d'une façon plus autonome, à travers des pratiques de libération, de liberté, comme, dans l'Antiquité, à partir, bien entendu, d'un certain nombre de règles, styles, conventions, qu'on retrouve dans le milieu culturel. (DE II, p. 1552).

En faisant du « sujet » un objet de connaissance, Foucault permet de réduire ses prétentions à la vérité et d'ouvrir sur de nouvelles possibilités, dont celles de nouvelles formes de subjectivité. Ce n'est ni le savoir ni le pouvoir, mais bien le sujet qui constitue le thème général de ses recherches; la question principale consistant à se demander comment les sujets sont constitués « à partir de la multiplicité des corps, des forces, des matières, des désirs, des pensées »? Le savoir et le pouvoir en question sont ceux qui transforment les individus en sujet. Et un tel travail sur les individus et les corps se nourrit de l'idée que :

Il y a deux sens au mot « sujet » : sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet arraché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit. (Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits, tome II*, Paris, Gallimard, 2001 : 1046)

De sorte qu'il n'est plus tant question de se libérer du pouvoir qu'exerce l'État sur nous, que de se libérer de la forme individualisante qu'il implique. « Il nous faut promouvoir de nouvelles formes de

subjectivité en refusant le type d'individualité qu'on nous a imposée pendant plusieurs siècles » (*Ibid* : 1051) Le pouvoir n'étant pas extérieur, l'individu-sujet émerge au carrefour des différentes techniques de domination, d'exploitation et d'assujettissement et la *gouvernementalité* comme action sur une liberté ne s'exerce pas seulement dans le rapport de soi aux autres mais aussi dans le rapport de soi à soi.

D'une manière générale, on peut dire qu'il y a trois types de luttes : celles qui s'opposent aux formes de domination (ethniques, sociales et religieuses); celles qui dénoncent les formes d'exploitation qui séparent l'individu de ce qu'il produit; et celles qui combattent tout ce qui lie l'individu à lui-même et assure ainsi sa soumission aux autres (luttes contre l'assujettissement, contre les divers formes de subjectivité et de soumission). (*Ibid* : 1046)

### La triple ontologie du sujet

Pour Michel Foucault, les modes de subjectivité varient en raison des réponses que propose chaque époque aux trois questions (ontologiques) se rapportant aux propriétés générales des êtres : que sais-je ? que puis-je ? que suis-je ?

Etre-savoir	Etre-pouvoir	Etre-soi
Que sais-je ?	Que puis-je ?	Que suis-je ?
Vérité	Pouvoir	Éthique

En réponse à la première question correspond l'*être-savoir*, déterminé par les formes irréductibles du savoir : le discours (forme du langage) et le milieu (forme des visibilitées). À la deuxième question correspond l'*être-pouvoir*, déterminé par la singularité des rapports de force qui varient d'une strate donnée à une autre. À la troisième question correspond l'*être-soi*, déterminé par le processus de subjectivation qui permet aux individus d'effectuer par eux-mêmes un certain nombre d'opérations sur leur corps et leurs conduites, de même que sur leur esprit et leurs pensées pour aménager et transformer leur vie de manière à ce qu'elle soit la plus belle possible.

Pour Foucault, l'analyse critique du monde d'aujourd'hui passe moins par la découverte de ce que nous sommes que par le refus des formes actuelles de subjectivité. En fait, l'attitude qu'il développe est moins celle du refus que celle de la critique, de l'examen critique de la question du pouvoir :

Cet *éthos* philosophique peut se caractériser comme une *attitude limite*. Il ne s'agit pas d'un comportement de rejet. On doit échapper à l'alternative du dehors et du dedans; il faut être aux frontières. La critique, c'est bien l'analyse des limites et la réflexion sur elles. [...] Il s'agit en somme de transformer la critique exercée dans la forme de la limitation nécessaire en une critique pratique dans la forme du franchissement possible. (Foucault, 2004 : 80)

Foucault voit dans le texte de Kant « Qu'est-ce que les Lumières ? » l'apparition d'une attitude inédite de la philosophie à l'égard de son actualité, dans laquelle il se reconnaît. Le travail de la philosophie consiste à *diagnostiquer* le présent, c'est-à-dire à poser la question de notre propre identité, et celle de notre temps. se penser autrement, tel est ce que F retient du texte de Kant. (Olivier Dekens, in Foucault, 2004 : 36)

Foucault pose le principe que l'homme est un être pensant capable de problématiser « à la fois le rapport au présent, le mode d'être historique et la constitution de soi-même comme sujet

autonome. » (Foucault, 2004 : 76) En se référant au texte de Kant (1991), il définit la modernité comme une attitude consistant à héroïser ironiquement le temps présent et à s’astreindre à l’élaboration ascétique de soi (ce qui n’a rien à voir avec la découverte de soi-même et de « sa vérité cachée ») en entreprenant « de savoir comment et jusqu’où il serait possible de penser autrement » (UP : 14-15). Cette critique permanente de notre être se fait par le travail critique de la pensée sur elle-même, lorsque devient possible l’expérience des limites à franchir par le travail réflexif sur nous-mêmes en tant qu’être libres ; libres d’imaginer, de se souvenir, de vouloir et de concevoir le monde autrement. Ainsi Foucault distingue-t-il l’attitude de la modernité par rapport aux morales gréco-romaine et chrétienne :

Morale gréco-romaine	Tournée vers l'éthique
	« Faire de sa vie une œuvre d'art » Affirmation de liberté
Morale chrétienne	Tournée vers le code
	« Obéir à un système de règles » Assujettissement
Attitude de la modernité	Esthétique de l'existence Production inventive de soi (Pratique éthique de production de subjectivité assujettie ou résistante)

Être moderne	N'est pas tant celui qui s'accepte soi-même tel quel Mais celui qui se prend comme objet d'élaboration complexe et dure
L'éthique moderne se caractérise comme...	Le rapport qu'un individu entretient avec lui-même et La manière dont il entre en rapport avec une règle morale

## Indications bibliographiques

- AGAMBEN, Giorgio (1990), *La communauté qui vient*, Paris, Seuil, 118 pages ; les chapitres intitulés : « Quelconque », p. 9-11 ; « Exemple », p. 15-17 « Principium individuationis », p. 22-27 ; « Irréparable », p. 44-46 ; « Tienanmen », p. 87-90
- BARTHES, Roland (2002), *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Notes de cours et de séminaires au Collège de France 1976-1977, Texte établi et présenté par Claude Coste*, Paris, Éditions du Seuil, 244 pages; voir plus particulièrement le trait suivant : « Akèdia/Acédie », p. 53-56
- BENSAÏD, Daniel & CORCUFF, Philippe (1998), « Le travail intellectuel au risque de l’engagement. », in *AGONE - Philosophie, Critique & Littérature*, numéro 18-19, p. 17-27
- CHEVALIER, Philippe (2004), *Michel Foucault, Le pouvoir et la bataille*, Nantes, Pleins Feux, 95 pages; voir plus particulièrement les chapitres 1 : « La question du pouvoir comme vigilance première du philosophe », p. 13-32, et 3 : « De deux manières de dire la vérité », p. 65-84
- COLLI, Giorgio (1987) *Après Nietzsche*, traduit de l'italien par Pascal Gabellone, Paris, Éditions de l'éclat, collection « philosophie imaginaire ». Disponible en ligne : [http://www.lyber-eclat.net/lyber/colli/apres\\_nietzsche/apres\\_nietzsche.html](http://www.lyber-eclat.net/lyber/colli/apres_nietzsche/apres_nietzsche.html)
- DELEUZE, Gilles (1973), *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 232 pages; voir plus particulièrement les points 6 à 15 du chapitre III : « La critique », p. 95-126
- FOUCAULT, Michel (1984a), *L usage des plaisirs. Histoire de la sexualité 2*, Paris, Gallimard, 285 pages
- FOUCAULT, Michel (2001a), « Nietzsche, Freud, Marx », in *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris,

- Quarto Gallimard, p. 592-607
- FOUCAULT, Michel (2001b), « Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, p. 1041-1062
- FOUCAULT, Michel (2001c), « L'écriture de soi », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, p. 1234-1249
- FOUCAULT, Michel (2001d), *L herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil/Gallimard, 540 pages; plus particulièrement le « Cours du 6 janvier 1982 – Première heure », p. 3-26
- FOUCAULT, Michel (2004, c1984), *Qu est-ce que les Lumières?* In *Qu est-ce que les Lumières? Par Michel Foucault, Analyse et présentation* par Olivier Dekens, Paris, Bréal, collection « Les classiques Hatier de la philosophie », p. 61-86
- HAAR, Michel (1993), *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 293 pages ; voir particulièrement le chapitre intitulé « Critique et subversion de la subjectivité », p. 127-167
- KANT, Emmanuel (1999, c1784), *Qu est-ce que les Lumières?* In *Qu est-ce que les Lumières? Par Emmanuel Kant, Traduction et Analyse* par Jean-Michel Muglioni, Paris, Hatier, collection « La philothèque », p. 4-14
- KLOSSOWSKI, Pierre (1973), « Circulus vitiosus », in *Nietzsche aujourd'hui? 1. Intensités*, Paris, Union générale d'Éditions, p. 91-121
- MANICKI, Anthony (????), « Nietzsche et la radicalisation de l'interprétation. », *Tracés*, 4, L'interprétation
- NIETZSCHE, Friedrich (1997, c1887), *Le gai savoir*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages », paragraphes 109, 111, 125, 307, 333, 335 et 347.
- NIETZSCHE, Friedrich (1997, c1887), *Par-delà bien et mal*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages », paragraphe 19 de la première section 47.
- NIETZSCHE, Friedrich (1887), *La généalogie de la morale*, dans ses différentes traductions : (1996), *Pour une généalogie de la morale. Pamphlet pour compléter le dernier écrit : Par-delà bien et mal*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages ».
- (2001), *Éléments pour la généalogie de la morale. Écrit de combat. Ajouté à Par-delà bien et mal, publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer, publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer*, Paris, Librairie Générale Française, collection « Le Livre de poche », *Introduction, Traduction et Notes* (p. 7-40) par Patrick Wotling, 311 pages.
- (2006), *Contribution à la généalogie de la morale*, Paris, L'Harmattan, *Traduction et Notes* par Angèle Kremer-Marietti
- PIPPIN, Robert B. (2006), *Nietzsche moraliste français. La conception nietzschéenne d'une psychologie philosophique*, Paris, Odile Jacob, 181 pages ; les chapitres 2 : « Qu'est-ce qu'un gai savoir ? », p. 63-99, et 4 : « 'L'agir est tout.' Nietzsche et le sujet », p. 141-175
- « Qu'est-ce que prendre position? », in *Petites leçons de philosophie en « open access philosophie »*, texte en ligne : dernière consultation du site, le 8 septembre 2006. <http://www.ouvroirtemporairedphilosophie.com/prendreposition.htm>
- WOTLING, Patrick (2000), « Introduction », in *Par-delà bien et mal*, de Friedrich Nietzsche, Paris, Garnier Flammarion, p. 7-37

### Recueil de textes

*Dérive de l'espace public et nouvelles perspectives*

GERSE-UQAM : 2006-2007

- AGAMBEN, Giorgio (1990), *La communauté qui vient*, Paris, Seuil, 118 pages ; les chapitres intitulés : « Quelconque », p. 9-11 ; « Exemple », p. 15-17 « Principium individuationis », p. 22-27 ; « Irréparable », p. 44-46 ; « Tienanmen », p. 87-90
- BARTHES, Roland (2002), *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Notes de cours et de séminaires au Collège de France 1976-1977, Texte établi et présenté par Claude Coste*, Paris, Éditions du Seuil, 244 pages; voir plus particulièrement le trait suivant : « Akèdia/Acédie », p. 53-56
- BENSAÏD, Daniel & CORCUFF, Philippe (1998), « Le travail intellectuel au risque de l'engagement. », in *AGONE* -

- Philosophie, Critique & Littérature*, numéro 18-19, p. 17-27
- CHEVALIER, Philippe (2004), *Michel Foucault, Le pouvoir et la bataille*, Nantes, Pleins Feux, 95 pages; voir plus particulièrement les chapitres 1 : « La question du pouvoir comme vigilance première du philosophe », p. 13-32, et 3 : « De deux manières de dire la vérité », p. 65-84
- DELEUZE, Gilles (1973), *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 232 pages; voir plus particulièrement les points 6 à 15 du chapitre III : « La critique », p. 95-126
- FOUCAULT, Michel (2001a), « Nietzsche, Freud, Marx », in *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Quarto Gallimard, p. 592-607
- FOUCAULT, Michel (2001b), « L'écriture de soi », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Quarto Gallimard, p. 1234-1249
- FOUCAULT, Michel (2001c), *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil/Gallimard, 540 pages; plus particulièrement le « Cours du 6 janvier 1982 – Première heure », p. 3-26
- FOUCAULT, Michel (2004, c1984), *Qu'est-ce que les Lumières?* In *Qu'est-ce que les Lumières? Par Michel Foucault, Analyse et présentation* par Olivier Dekens, Paris, Bréal, collection « Les classiques Hatier de la philosophie », p. 61-86
- HAAR, Michel (1993), *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 293 pages ; voir particulièrement le chapitre intitulé « Critique et subversion de la subjectivité », p. 127-167
- KANT, Emmanuel (1999, c1784), *Qu'est-ce que les Lumières?* In *Qu'est-ce que les Lumières? Par Emmanuel Kant, Traduction et Analyse* par Jean-Michel Muglioni, Paris, Hatier, collection « La philothèque », p. 4-14
- MANICKI, Anthony (????), « Nietzsche et la radicalisation de l'interprétation. », *Tracés*, 4, L'interprétation
- NIETZSCHE, Friedrich (1997, c1887), *Le gai savoir*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages », paragraphes 109, 111, 125, 307, 333, 335 et 347.
- NIETZSCHE, Friedrich (1997, c1887), *Par-delà bien et mal*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages », paragraphe 19 de la première section47.

NIETZSCHE, Friedrich (1887), *La généalogie de la morale*, dans ses différentes traductions :  
 (1996), *Pour une généalogie de la morale. Pamphlet pour compléter le dernier écrit : Par-delà bien et mal*, in *Œuvres*, Paris, Flammarion, collection « Mille & une pages ».  
 (2001), *Éléments pour la généalogie de la morale. Écrit de combat. Ajouté à Par-delà bien et mal, publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer, publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer*, Paris, Librairie Générale Française, collection « Le Livre de poche », *Introduction, Traduction et Notes* (p. 7-40) par Patrick Wotling, 311 pages.  
 (2006), *Contribution à la généalogie de la morale*, Paris, L'Harmattan, *Traduction et Notes* par Angèle Kremer-Marietti

- PIPPIN, Robert B. (2006), *Nietzsche moraliste français. La conception nietzschéenne d'une psychologie philosophique*, Paris, Odile Jacob, 181 pages ; les chapitres 2 : « Qu'est-ce qu'un gai savoir ? », p. 63-99, et 4 : « 'L'agir est tout.' Nietzsche et le sujet », p. 141-175  
 « Qu'est-ce que prendre position? », in *Petites leçons de philosophie en « open access philosophie »*, texte en ligne : dernière consultation du site, le 8 septembre 2006. <http://www.ouvrirtemporairedphilosophie.com/prendreposition.htm>
- WOTLING, Patrick (2000), « Introduction », in *Par-delà bien et mal*, de Friedrich Nietzsche, Paris, Garnier Flammarion, p. 7-37

*Éléments pour la généalogie de la morale. Écrit de combat. Ajouté à Par-delà bien et mal, publié dernièrement, pour le compléter et l'éclairer.*

Tâche à laquelle il nous serait difficile de contribuer, même modestement.

Voir à ce sujet les commentaires de Robert Pippin (2006) sur le sens de l'engagement chez Nietzsche et ceux de Roland Barthes (2002) sur l'*acédie* comme forme de désinvestissement.